

PAN ET LE « TOUT » : ÉTYMOLOGIE ANCIENNE ET TRADUCTION D'UN THÉONYME, ENTRE POÉSIE ET EXÉGÈSE ANTIQUES

Tommaso BRUNI

Doctorant en Sciences de l'Antiquité
Università Ca' Foscari Venezia - Université Paris Nanterre
UMR 7041 ArScAn

RÉSUMÉ

Cet article explore l'étymologie ancienne du nom « Pan », en se concentrant sur sa réception dans la littérature et l'érudition gréco-romaine ainsi que sur ses implications sur la traduction de ce théonyme. En partant de l'étude de W. H. Roscher sur Pan en tant que « dieu du Tout » (*Allgott*), nous examinerons une sélection de textes établissant un lien entre ce théonyme et πᾶν. Notre analyse portera d'abord sur des témoignages littéraires thématissant le rapport entre le nom de Pan et son prétendu étymon – tels que l'*Hymne à Pan* fragmentaire de Pindare, l'*Hymne homérique à Pan* et le *Cratyle* de Platon –, afin d'illustrer les conséquences de cette étymologie ancienne sur l'interprétation du dieu. Nous observerons ensuite le traitement de l'étymologie ancienne du nom du dieu dans l'exégèse ancienne.

Si une scholie à Théocrite révèle un lien ambigu entre le théonyme et son « étymon », le commentaire de Servius aux *Bucoliques* fournit quant à lui la traduction latine de Pan, contenue en apparence dans l'hémistiche virgilien *omnia uincit Amor*.

MOTS-CLÉS

Pan,
πᾶν,
étymologie ancienne,
métalepse (procédé
rhétorique),
ὅλον,
Servius,
omnia.

PAN AND 'THE ALL': ANCIENT ETYMOLOGY AND TRANSLATION OF A THEONYM BETWEEN ANCIENT POETRY AND ANCIENT SCHOLARSHIP

This article explores Pan's ancient etymology, focusing on its reception by Greco-Roman literature and scholarship, as well as its implications for the theonym's translation. Drawing on W. H. Roscher's study of Pan as the 'god of the All' (*Allgott*), we will discuss a selection of texts establishing a link between this theonym and πᾶν. Our analysis will deal first with literary sources thematizing the relationship that Pan maintains with his alleged etymon – such as the fragmentary *Hymn to Pan* by Pindar, the *Homeric Hymn to Pan*, and Plato's *Cratylus* – in order to illustrate the consequences of the ancient etymology on the interpretation of the god. We will then observe the treatment of the theonym's etymology in ancient scholarship.

While a scholium to Theocritus displays a certain ambiguity between the theonym and its 'etymon', Servius' commentary on the *Bucolics* provides us with the Latin translation of Pan, apparently concealed in the Virgilian hemistich *omnia uincit Amor*.

KEYWORDS

Pan,
πᾶν,
ancient etymology,
metalepsis
(rhetoric tool),
ὅλον,
Servius,
omnia.

Plus de cent trente ans nous séparent de l'article que W. H. Roscher, le savant qui a inauguré la recherche moderne sur Pan, a consacré à l'étymologie célèbre attribuée dans l'Antiquité au nom du dieu-bouc : Πάν, de πᾶν [1]. Fidèle aux principes positivistes qui animent les entrées du *Mythologisches Lexicon*, Roscher a rassemblé un vaste corpus de témoignages littéraires, érudits et iconographiques afin d'illustrer « wie, wann und wo » l'interprétation de Pan comme figure du « Tout » a dépassé le simple jeu de mots pour faire de celui-ci à la fois le symbole et le créateur du cosmos. Bien que l'orphisme [2] et le stoïcisme [3] en aient sensiblement accéléré la diffusion, Roscher tente néanmoins de démontrer que la représentation de Pan en tant qu'*Allgott* remonte à une phase antérieure – à l'époque, notamment, des premiers contacts entre la religion grecque et le panthéon égyptien, au lendemain de la fondation des colonies grecques sur la côte méditerranéenne de l'Afrique (Naucratis, Cyrène).

Le savant allemand avance l'hypothèse qu'une telle interprétation cosmologique de Pan – inspirée du dieu-bouc égyptien vénéré à Mendès – aurait déjà circulé en Grèce entre la fin du VII^e et le début du VI^e siècle av. J.-C., avant d'être reprise et développée par l'orphisme quelques siècles plus tard. La preuve d'une

réception précoce de Pan comme *Allgott* en Grèce serait, selon Roscher, attestée par Hérodote, qui décrit le culte égyptien du dieu-bouc, tout en établissant une analogie explicite avec l'iconographie thériomorphe de Pan [4]. Pindare constitue, quant à lui, un autre témoin essentiel, parce qu'il atteste à la fois la connaissance du culte de Mendès dans la Grèce de la première moitié du V^e siècle av. J.-C. [5]. et qu'il présente Pan comme « le danseur le plus parfait » (χορευτὰν τελεώτατον, ou bien « le plus parfait des dieux », selon la manière dont on interprète la fin du fragment) [6].

Si certaines hypothèses de Roscher ont depuis lors été contestées [7], la richesse des documents rassemblés et la rigueur de l'enquête font de son étude une référence incontournable pour toute nouvelle recherche sur la fortune de l'étymologie de Pan dans l'Antiquité. Le présent travail se propose d'aborder ce théonyme dans une perspective différente : il ne s'agit plus d'explorer les conséquences historico-religieuses de l'interprétation de Pan comme *Allgott* ni de retracer ses origines, mais d'observer si, et dans quelle mesure, l'étymologie de Pan, sans doute l'une des plus fécondes de l'Antiquité, a influencé l'interprétation et la traduction du théonyme dans les sources grecques et latines. Cette enquête s'inscrit par ailleurs dans un

[1] Roscher 1893.

[2] Au sein de la cosmologie orphique, Pan figure comme une des épiclèses de Protogonos, l'entité née de la rupture de l'œuf et créatrice de l'ordre universel. Cette identification se trouve notamment dans les *Théogonies orphiques* attribuées à Hiéronymos et à Hellanicos, connues uniquement par des témoignages indirects. Le principal fragment conservé (fr. 54 Kerns = 86 Bernabé) conclut le récit théogonique en évoquant Pan : καὶ ἤδη ἡ θεολογία Πρωτόγονον ἀνυμνεῖ καὶ Δία καλεῖ πάντων διατάκτορα καὶ (...) ὅλου τοῦ κόσμου, διὸ καὶ Πᾶνα καλεῖσθαι (« la théologie célèbre Protogonos et l'appelle Zeus, ordonnateur du monde et ... de l'univers entier ; c'est pourquoi il est aussi appelé Pan »). L'identification de Pan à Protogonos et Zeus, que l'on retrouve également dans l'*Hymne orphique à Pan*, « is surely Hellenistic. It presupposes the allegorical interpretation of Pan's name in a cosmic sense as the All », West 1983, p. 205.

[3] Roscher considère comme le plus ancien témoignage stoïcien mentionnant l'étymologie de Pan le traité mythographique de Cornutus (*Compendium de théologie grecque*, c. I^{er} siècle apr. J.-C., voir *infra*), qui consacre au dieu le §27. Le traité aujourd'hui perdu d'Apollodore d'Athènes (Περὶ θεῶν, *Sur les dieux*, c. II^e siècle av. J.-C.) est bien antérieur à cet ouvrage – et en constitue très

vraisemblablement l'une des sources. Plusieurs fragments conservés (FGH 244 F 134c, 135, 136ab) attestent que le lien entre Pan et πᾶν était déjà abordé par Apollodore dans un contexte sans doute influencé par la pensée stoïcienne. C'est dans cette même lignée interprétative que s'inscrit l'*Hymne à Pan d'Épidaure* (PMG 936), court poème sur pierre daté des premiers siècles de l'époque impériale. Roscher ne connaissait pas ce texte, publié pour la première fois en 1933.

[4] Hérodote, II, 46. L'historien précise que les peintres et les sculpteurs de Mendès représentent Pan de la même façon que les Grecs, avec le visage et les jambes de chèvre (αἰγοπρόσωπον καὶ τραγοσκελέα).

[5] Pindare, fr. 201 (éd. Maehler).

[6] Pindare, fr. *99 (éd. Maehler). Le fragment est cité par Aelius Aristide, *Dionysos* (XLI Keil), 6. Pour une analyse détaillée du fragment, ainsi que pour l'interprétation – longtemps débattue – de son éventuel lien avec l'*Hymne à Pan*, voir l'étude approfondie de Lehnus 1979, p. 189-204. Bernand 1972, p. 6-13 a rassemblé les témoignages des auteurs anciens sur la présence de Pan en Égypte.

[7] Brommer 1956, col. 1005 était déjà défavorable à l'hypothèse selon laquelle l'interprétation cosmologique de Pan remonterait à l'époque archaïque.

débat plus large, animé par la critique actuelle centrée sur l'étude des noms divins et l'(in)traductibilité des noms propres [8]. Dans ce sillage, de nombreux travaux ont récemment mis en lumière les spécificités qui caractérisent la pratique étymologique ancienne appliquée, entre autres, aux théonymes, tout en soulignant l'inadéquation des catégories modernes telles que « parétymologie » et « étymologie populaire ». En effet, la première étiquette, en adoptant le seul point de vue de l'étymologie moderne (diachronique), ne rend pas compte du fait que les Anciens reconnaissaient la pleine validité de leurs investigations étymologiques, tandis que la deuxième se heurte à la culture linguistique dont font preuve les poètes archaïques, les érudits alexandrins ou Platon lui-même dans leurs étymologies « savantes » (synchroniques). Pour ces auteurs, l'explication de l'origine des noms divins constituait un véritable champ de recherche [9]. Par conséquent, on emploiera tout au long de cette étude l'expression « étymologie ancienne » pour désigner les interprétations antiques du nom de Pan qui utilisent l'étymologie comme outil exégétique.

Il convient, enfin, d'énoncer une dernière prémisse d'ordre méthodologique relative au corpus des sources retenues. Loin de prétendre à un catalogue exhaustif, la présente analyse s'articule autour d'une sélection de cas exemplaires, privilégiés pour leur portée séminale et leur influence durable sur la tradition antique. L'enjeu est double : il s'agit de démontrer, d'une part, que l'interprétation du nom du dieu est indissociable de sa représentation dès les témoignages les plus anciens et, d'autre part, d'analyser comment ces jeux étymologiques ont pu préfigurer la réception et la traduction latine du théonyme.

THÉONYMES ET ÉTYMOLOGIES ANCIENNES : POURQUOI PAN ?

Le panthéon grec abonde en divinités dont les noms ont souvent servi de point de départ aux étymologies anciennes, allant du simple jeu phonique à la construction d'interprétations allégoriques bien plus complexes. Le choix de centrer cette étude sur Pan s'explique à partir de la proximité remarquable entre ce théonyme et le nom que les anciens ont donné comme étant son étymon, πᾶν. Non seulement l'ordre des sons, mais aussi la quantité longue de l'alpha concordent parfaitement : les deux termes ne se distinguent que par leur accentuation. Cette similitude, particulièrement remarquable dans le domaine des étymologies antiques, a considérablement favorisé la réception de l'étymologie Pan-πᾶν par les poètes, les mythographes et les érudits anciens, qui n'en ont jamais véritablement contesté la validité [10].

D'autre part, le rapport entre le théonyme et son interprétation étymologique apparaît, dans le cas de Pan, comme un motif récurrent dès les premières attestations littéraires du nom du dieu, notamment dans les fragments de l'*Hymne à Pan* de Pindare et dans l'*Hymne homérique à Pan* (*Hymne homérique* XIX). Si le fragment *99 Maehler déjà mentionné ne fournit guère d'indices en faveur d'une lecture cosmologique de Pan, un autre fragment de Pindare mérite néanmoins notre attention :

ὦ μάκαρ, ὃν τε μεγάλας
θεοῦ κύνα παντοδαπὸν
καλέοισιν Ὀλύμπιοι.

Ô bienheureux, que les Olympiens appellent serviteur polymorphe de la Grande Déesse [11].

[8] Dans l'étude du polythéisme grec ancien, l'attention portée aux noms et aux épithètes divins a caractérisé les recherches de ces dernières décennies. On rappellera ici l'important recueil dirigé par Belayche et al. 2005 et les travaux issus de l'équipe ERC Mapping Ancient Polytheisms (voir notamment Bonnet 2021). À la différence de ces études, la présente contribution ne vise toutefois pas à explorer l'étymologie ancienne du nom de Pan selon une perspective éminemment historico-religieuse, mais bien historico-littéraire.

[9] On se reportera aux observations exposées en détail par Felisi 2026, p. 50-62 (voir aussi sa bibliographie). Pour les travaux récents sur l'étymologie ancienne, voir notamment Sluiter 2015, l'introduction à l'ouvrage collectif de Zucker – Le Feuvre 2021 et la synthèse de Pellizer 2022.

[10] Il est au contraire fréquent que les théonymes fassent l'objet d'interprétations étymologiques divergentes, voire contradictoires, comme l'illustre le cas d'Apollon (voir Sluiter 2015). Il arrive également que certaines étymologies soient soumises à une critique explicite, à l'instar de la virulente dénonciation formulée par Cotta à l'encontre de l'*explicatio fabularum* et de l'*enodatio nominum* dans le *De natura deorum* de Cicéron (III, 62). La constance avec laquelle se maintient l'étymologie de Pan à travers toute l'Antiquité apparaît donc comme une exception remarquable.

[NB. L'astérisque précédant le numéro de fragments signale que l'attribution de ces fragments est incertaine].

[11] Pindare, fr. 96 Maehler. La source de ces vers est Aristote, *Rhétorique*, II, 24 (p. 1401a) ; voir le riche commentaire de Lehnus 1979, p. 151-166.

Par un procédé rhétorique habituel dans la poésie grecque, Pindare développe ici – quoique de manière implicite – un jeu étymologique reliant le nom de Pan à l'adjectif παντοδαπός, tout en faisant remonter cette épithète aux dieux de l'Olympe[12]. L'adjectif παντοδαπός, loin de revêtir une valeur allégorique, est bien ancré dans le contexte des vers et qualifie très vraisemblablement l'aspect « polymorphe » de Pan, mêlant éléments humains et animaux. Du reste, la légitimité de ce titre, énoncée par les dieux eux-mêmes (καλέοισιν), lui confère un prestige incontestable.

À cet égard, la conclusion de l'*Hymne homérique à Pan* apparaît elle aussi comme exemplaire[13] : ici, l'étymologie ancienne du théonyme est à nouveau liée à la langue des dieux. Hermès, parvenu aux « sièges des Immortels » (ἀθανάτων ἔδραι, v. 42), présente son nouveau-né à Zeus et aux autres divinités. Si la vue de Pan, velu et disgracieux dès sa naissance, provoque la fuite de sa nourrice, le nouveau dieu suscite cependant l'hilarité des dieux olympiens :

[...] πάντες δ' ἄρα θυμὸν ἔτερφθεν
ἀθάνατοι, περίαλλα δ' ὁ Βάκχειος Διόνυσος·
Πᾶνα δέ μιν καλέεσκον ὅτι φρένα πᾶσιν ἔτερψε.

Tous les Immortels se réjouirent dans leur cœur, et surtout Dionysos Bacchos. Ils aimèrent à lui donner le nom de Pan, parce qu'il avait réjoui tous les esprits[14].

Une fois de plus, la tâche de nommer le dieu revient aux divinités olympiennes ; cette fois, cependant, il ne s'agit plus simplement de lui conférer un attribut, mais bien d'établir son nom. Le rapport avec πᾶν, bien

que limité au jeu phonique, revêt une fonction centrale dans cette appellation, en justifiant le choix du nom de Pan par les dieux olympiens[15]. Si l'on peut dire, à la suite de L. Lehnus, que « con Pan in particolare l'*adnominatio* variamente paretimologica [...] è quasi d'obbligo »[16], il n'en demeure pas moins que la fin de l'*Hymne homérique à Pan* ainsi que le fragment 96 Maehler de Pindare – tous deux soulignant le rôle des dieux dans l'attribution du nom et de l'épithèse de Pan – témoignent d'une réflexion plus profonde sur le nom et les épithètes du dieu. Ces deux passages mettent clairement en évidence que, dans le cas de Pan, le théonyme et son étymon supposé sont liés réciproquement.

La tradition ancienne a interprété ce lien de différentes façons. Rappelons par exemple le motif esquissé par Socrate dans le *Cratyle* de Platon (408b-d), la première tentative connue d'inscrire cette étymologie dans une réflexion philosophique. Dans ce dialogue, l'étymologie du nom de Pan est la dernière présentée par Socrate au sein de la section consacrée aux noms divins, qui s'ouvre sur celui d'Hestia[17]. Parce que le nom de Pan signifie « Tout », Socrate établit d'abord une analogie avec le λόγος, qui peut, lui aussi, tout exprimer (ὁ λόγος τὸ πᾶν σημαίνει [...] Ὅρθῳς ἄρ' πᾶν ὁ πᾶν μηνύων καὶ αἰεὶ πολῶν Πᾶν αἰπόλος εἴη)[18]. Ensuite, il interprète la double nature du dieu – qui est lisse dans la partie supérieure de son corps (τὰ μὲν ἄνωθεν λείος), rugueux et caprin dans sa partie inférieure (τὰ δὲ κάτωθεν τραχὺς καὶ τραγοειδής) – comme le reflet de la dualité du λόγος, capable d'exprimer à la fois le vrai et le faux.

[12] Le fait que les dieux soient dépositaires d'un « langage » propre, distinct de celui des hommes, est l'une de leurs prérogatives bien connues dès les poèmes homériques ; il suffit ici de renvoyer à l'article incontournable de Lazzeroni 1957.

[13] Le poème, dont l'extension est considérablement inférieure à celle des *Hymnes homériques* « majeurs », a été daté de manière convaincante de la première moitié du v^e siècle av. J.-C. en raison de critères linguistiques et stylistiques : voir Janko 1982, p. 184-185 et Thomas 2011, p. 169-171.

[14] *Hymne homérique à Pan*, v. 45-47, traduction de J. Humbert.

[15] Curieusement, la mention du théonyme suscite le jeu étymologique aussi aux v. 5-6 de l'*Hymne homérique à Pan* : Πᾶν' ἀνακεκλόμεναι νόμιον θεὸν ἀγλαέθειρον / αὐχμηρὲθ', ὃς πάντα λόφον νιφόεντα λέλογχε (« [alors que les Nymphes] appellent Pan le dieu pastoral, à la chevelure brillante, poilu, et qui a tous les sommets enneigés »). Il convient de souligner que l'étymologie des noms divins, en tant que procédé poétique, n'est pas une pratique courante dans les poèmes homériques (où le jeu étymologique est

plus volontiers réservé aux noms de mortels, mais voir Felisi 2026, p. 62-70). En revanche, elle est bien attestée à partir du prologue de la *Théogonie* d'Hésiode, où ce mécanisme est déployé de manière systématique pour expliciter les noms des Muses, voir Arrighetti 1987, p. 22-29. Pour l'étymologie du nom « Pan », peut-être liée à la même racine du théonyme sanscrit *Pūṣan*, voir Chantraine 1999, s. v. Πᾶν.

[16] Lehnus 1979, p. 162.

[17] Le volume de Anceschi 2007 est consacré aux étymologies des théonymes contenues dans le *Cratyle* (401b-408d). Pour Pan, voir p. 157-163, 211-213.

[18] « Le *logos* signifie le tout... c'est donc avec raison que celui qui indique tout et qui se déplace sans cesse serait Pan le chevrier ». On notera en marge que Socrate explique également l'épithète αἰπόλος (« chevrier ») à partir du participe αἰεὶ πολῶν (« qui se déplace sans cesse »). Ce mouvement constant constitue l'un des traits distinctifs de Pan, dépeint par le poète de l'*Hymne homérique* lors qu'il parcourt inlassablement les solitudes sauvages et bondit au milieu des nymphes.

Pour finir, il nous faut examiner un dernier passage particulièrement révélateur des implications de l'étymologie ancienne sur les représentations de la puissance du dieu. Quelques décennies après la composition du *Cratyle*, l'historien Douris de Samos a proposé une généalogie alternative de Pan, fondée sur ce jeu étymologique, comme le rapporte un commentaire antique au poème de Lycophron :

καὶ Δοῦρις δὲ ἐν τῷ Περὶ Ἀγαθοκλέους μάχλον φησὶ τὴν Πηνελόπην καὶ συνελθοῦσαν πᾶσι τοῖς μνηστῆρσι γεννῆσαι τὸν τραγοσκελῆ Πᾶνα, ὃν εἰς θεοὺς ἔχουσιν.

Dans son traité *Sur Agathoclès*, Douris affirme que Pénélope était lascive et que, s'étant unie à tous les prétendants, elle donna naissance à Pan, aux jambes de bouc, que [sc. certains] considèrent comme un dieu[19].

Contrairement aux textes précédents, où le nom divin était légitimé par les dieux olympiens, le fragment, dans sa formulation et notamment dans la relative finale témoigne d'une interprétation rationaliste du mythe[20]. Malgré cet écart, ce passage atteste une fois encore des conséquences de l'étymologie ancienne du théonyme, susceptible non seulement de déterminer le nom et les épiclèses de Pan, mais aussi de façonner sa généalogie.

Il est impossible, dans le cadre de cet article, d'examiner l'ensemble des attestations de l'étymologie ancienne du théonyme ; les exemples analysés jusqu'ici offrent toutefois un corpus suffisamment représentatif pour réaffirmer le lien étroit qui unit, dans le cas de Pan, le théonyme à son étymon supposé.

REEMPLACER LE NOM DE PAN

À la lumière des réflexions esquissées ici sur la réception antique de l'étymologie ancienne de Pan et sur la coïncidence remarquable entre le théonyme et son étymon supposé, il peut apparaître compliqué de distinguer à chaque fois les occurrences où cette étymologie reste latente de celles où elle est délibérément mobilisée pour « expliquer » le nom de Pan. La seule différence entre les deux termes résidant dans leur accentuation, le nom du dieu pouvait parfois engendrer une certaine ambiguïté[21], comme le montre un commentaire antique à Théocrite :

ὦ Πάν Πάν· ποιητικὴ ἐπανάληψις· εἰ μὴ τις πιθανεύοιτο λέγων, ὡς ὁ νοῦς ἐστὶ τοιοῦτος· ὦ τὸ πᾶν σύ, ὦ Πάν, ἵνα τὸ μὲν πρῶτον περισπασθῇ, τὸ δὲ δεῦτερον ὀξύτονηθῇ.

« Ô Pan Pan ». La répétition est poétique, sauf si l'on est convaincu du sens suivant : « ô toi, le Tout, ô Pan », de sorte que le premier [sc. Pan] a l'accent circonflexe, le second l'accent aigu[22].

Le scholiaste, confronté à la réitération du nom de Pan[23], avance l'hypothèse alternative – et, par conséquent, moins vraisemblable – selon laquelle cette répétition résulterait de la succession de l'« étymon » et du théonyme. Dans ce cas, explique-t-il, le premier terme serait périspomène (πᾶν) et le second oxyton (Πάν). Bien que cette hypothèse soit dépourvue de toute pertinence pour interpréter correctement ce vers, cette scholie revêt un intérêt particulier pour notre enquête en ce qu'elle témoigne d'une forme d'ambiguïté entre le théonyme et son « étymon » dans l'exégèse ancienne. C'est à partir de ce témoignage que nous proposons, dans cette section et dans la suivante, d'aborder d'autres cas où le nom de Pan se situe au carrefour entre l'étymologie ancienne et la glose lexicale.

[19] Scholie à Lycophron, *Alexandra*, 772e (éd. Leone) = *FGrH* 76 F 21.

[20] Il s'agit d'une variante généalogique rationaliste dans la mesure où elle conteste la nature divine de Pan. Okin 1980, p. 105-107 rapproche le fragment du commentaire de Servius à Virgile, *Énéide*, II, 44, qui raconte le retour d'Ulysse à Ithaque et sa fuite à la vue de Pan, né de Pénélope. Déjà Hérodote, II, 145 décrit Pan comme le fils de Pénélope et d'Hermès et « telle était la version retenue officiellement à Athènes » (Borgeaud 1979, p. 84) ; selon Roscher 1894, p. 368-370, il est probable que Pénélope ait été une nymphe arcadienne, confondue par la suite avec la Pénélope de l'*Odyssée* et devenue la mère de Pan afin de discréditer la chasteté de l'épouse d'Ulysse, voir aussi Jost 2009. En commentant le fragment, Jacoby soupçonne

que la généalogie fournie par Douris pourrait provenir d'une comédie ou d'un drame satyrique.

[21] Cette même ambiguïté se manifeste parfois dans les études modernes. Par exemple, Brown 1981, p. 95-96 a soutenu qu'aux v. 43-45 de la septième *Idylle* de Théocrite figure un jeu de mots – bien que très peu vraisemblable – entre πᾶν et Πάν, lorsque Simichidas adresse à Lycidas les mots : ἐσσί πᾶν ἐπ' ἀλαθείᾳ πεπλασμένον ἐκ Διὸς ἔρνος.

[22] Scholie à Théocrite, *Idylles*, I, 123a (éd. Wendel).

[23] La répétition du nom de Pan au sein d'une invocation ou d'une prière est aussi attestée chez Sophocle, *Ajax*, 694-695, dans l'*Anthologie Palatine*, IX, 341, 5 (Glaucos) *HE* 1819-1824 et au v. 19 de l'*Hymne à Pan d'Épidaure* (= *PMG* 936).

La *Syrinx*, poème figuré transmis dans le corpus de Théocrite [24], est particulièrement révélatrice. Le texte, composé de vingt vers dactyliques, dont l'ampleur diminue progressivement afin de restituer graphiquement l'image des roseaux composant la flûte de Pan, est articulé selon une longue succession d'énigmes littéraires (γρίφοι) que le lecteur est invité à résoudre. La présentation de Pan, qui occupe les dix premiers vers, est suivie de la dédicace d'une flûte – métaphore du poème – offerte par Paris Simichidas, pseudonyme de Théocrite lui-même (v. 11-20), au dieu. Le poète adopte pour Pan la même généalogie que celle qu'indique Douris, mais ce qui retiendra en particulier notre attention, c'est la façon dont le nom du dieu est camouflé dans le v. 5 : ici, le fils de la « femme de Personne » (Οὐδενὸς εὐνάτειρα) – Pénélope – est introduit par les mots οὐνομ' Ὀλον, δίζων (« Entier de nom, à la double vie »). L'étymologie ancienne du théonyme, élevée par Platon au rang de sujet philosophique, devient ici le point de départ de l'« allégorie mythologique » originelle poursuivie par le poète [25], dont le résultat est la substitution du nom de Pan par Ὀλον. On identifiera deux éléments rendant ce remplacement possible : d'une part, l'homonymie entre Pan et πᾶν et, d'autre part, le remplacement de ce dernier par son synonyme ὅλον. Il faut souligner que l'identification correcte du nom ne devait poser aucune difficulté au lecteur antique, tant l'analogie entre Pan et πᾶν, dont ὅλον est un synonyme, était bien établie. Le silence des scholies, souvent indispensables pour déchiffrer les énigmes du poème, confirme également la familiarité des anciens avec l'étymologie du nom de Pan.

La substitution opérée par l'auteur de la *Syrinx* suit un procédé bien connu de l'exégèse antique : il s'agit de la métalepse (μετάληψις), outil rhétorique et herméneutique consistant à remplacer un mot, souvent rare ou poétique, par un synonyme issu d'un contexte

différent [26]. La ressemblance entre les énigmes de la *Syrinx* et la technique de la métalepse est d'ailleurs confirmée par un passage du traité *Contre les professeurs* de Sextus Empiricus (c. II^e siècle apr. J.-C.) [27]. Vers la fin du quatrième livre, dans sa réfutation des savoirs faussement maîtrisés par les γραμματικοί, Sextus se sert de la substitution de Πάν par ὅλον pour démontrer que non seulement les grammairiens ne comprennent pas les choses dont ils parlent, mais ils ignorent également les mots qu'ils utilisent pour les désigner. À l'image d'un mot étranger, compréhensible seulement par l'entremise d'un tiers [28], certaines expressions sont tout autant difficiles à saisir, parce qu'il existe plusieurs manières de les interpréter. Pour illustrer son propos, Sextus donne l'exemple suivant :

οἷόν ἐστι τὸ ἔβαρβαρίζε τὸ ὅλον, ἔλκη ἔχον ἐν τῇ χειρὶ, τοῦ μὲν ἔβαρβαρίζεν ἀντὶ τοῦ ἐσύριζε κειμένου, βάρβαροι γὰρ οἱ Σύροι, τοῦ δὲ ὅλου ἀντὶ τοῦ παντός, ὅλον γὰρ καὶ πᾶν συνώνυμον, τοῦ δὲ ἔλκου ἀντὶ τῆς σύριγγος, εἶδος γὰρ ἔλκου ἢ σύριγγος ὥστε τὸ ὅλον γίνεσθαι τοιοῦτον ἔσύριζεν ὁ Πάν, σύριγγας ἔχων ἐν τῇ χειρὶ.

Comme par exemple [la phrase] « l'entier parlait comme un barbare, ayant des plaies à la main », dans laquelle « il parlait comme un barbare » se trouve à la place de « il sifflait », car les Syriens sont des barbares, « entier » à la place de « tout », car « entier » et « tout » sont synonymes ; « plaie » à la place de « syrx », car la syrx est une sorte de plaie ; de sorte que la phrase entière devient la phrase suivante : « Pan sifflait, ayant des syrx dans la main » [29].

L'application systématique de la métalepse à chacun des éléments de la phrase permet à Sextus de modifier radicalement son sens, critiquant ainsi ceux qui prétendent pouvoir identifier une interprétation univoque des mots et en faire aussi l'objet de leurs enseignements.

[24] Il est aujourd'hui largement admis que la paternité théocritéenne du poème doit être rejetée. Selon l'hypothèse de Kwapisz 2013, p. 23-29, le poème était placé à la fin d'une ancienne collection des *Idylles* – composée peut-être un siècle après la mort de Théocrite – avec une fonction de σφραγίς.

[25] Männlein-Robert 2007, p. 151-152 a montré à juste titre que les énigmes posées par la *Syrinx* représentent un véritable renversement de l'allégorèse stoïcienne : si celle-ci poursuit la démystification rationaliste des mythes narrés par les œuvres poétiques, la *Syrinx* met en œuvre le procédé inverse, en utilisant l'allégorie pour forger des mythes et des images poétiques nouvelles.

[26] La métalepse, en tant qu'outil herméneutique employé par l'exégèse antique, a été étudiée par Sluiter 1990, p. 111-117 (avec une attention particulière pour l'œuvre d'Apollonios Dyscole). Cette technique trouve son origine

dans la rhétorique antique, où elle désigne un des tropes à la disposition de l'orateur permettant de remplacer un mot par son synonyme.

[27] Les chapitres conclusifs du premier livre (229-320) s'attachent à la démonstration de l'ignorance des γραμματικοί quant à leur compréhension des mots ainsi qu'à la réfutation du statut de τέχνη revendiqué par la γραμματική. Voir l'analyse de Sluiter 2000, p. 94-104 et le commentaire de Blank 1998.

[28] Sextus cite à titre d'exemple Sophocle, fr. *515 (éd. Radt) : ἰὼ βαλλήν – expression phrygienne équivalente à ἰὼ βασιλεῦ (« ô roi »).

[29] Sextus Empiricus, *Contre les professeurs*, I, 313-314. La richesse des jeux de mots contenus dans cette phrase se perd inévitablement dans la traduction : σιρίζω signifie en effet à la fois « siffler, jouer de la syrx » et « parler comme un Syrien ».

La substitution de Πάν par ὅλον – tout comme celle de σύριγξ par ἔλκος – rapproche manifestement le passage de Sextus de celui de la *Syrinx*, et suggère une connaissance directe du poème pseudo-théocritéen par le philosophe [30]. Dès lors, C. Haeblerlin a proposé que les deux auteurs aient puisé dans une source commune, chez les anciens commentateurs d'Homère, lesquels, dans certaines gloses, expliquent la présence de πᾶς comme un synonyme de ὅλος [31]. Cette hypothèse nous ramène donc à un contexte – l'exégèse ancienne – tout à fait similaire à celui dont on est parti avec la scholie à Théocrite.

TRADUIRE PAN EN LATIN

Que ce soit pour justifier le nom de Pan, façonner ses épithètes ou proposer une variante généalogique, l'étymologie du théonyme représente une ressource constante pour les poètes, les mythographes et les érudits grecs. En raison de la proximité phonétique entre Πάν et πᾶν on pourrait tout à fait supposer que le jeu étymologique, ainsi que la réflexion philosophique qui en découle, n'auraient pas rencontré le même succès s'ils avaient été transposés dans une autre langue. Pourtant, l'interprétation du dieu comme figure cosmologique et symbole du Tout a été largement reçue par les auteurs latins, eux-mêmes influencés par la pensée stoïcienne. Afin de mieux apprécier la transmission du stoïcisme dans le monde romain, il convient d'examiner brièvement le cas de Cornutus. Actif à Rome dans les années du principat de Néron (54-68 apr. J.-C.), il est l'auteur du traité connu sous le titre de *Compendium de théologie grecque* – un manuel consacré à l'interprétation des divinités du panthéon selon les principes de l'allégorèse stoïcienne. Dans le chapitre sur Pan (XXVII), Cornutus mène une analyse systématique des principales caractéristiques du dieu – des cornes de chèvre à la flûte, de son attirance

pour les nymphes à la peur panique –, enrichissant profondément la réflexion platonicienne brièvement esquissée dans le *Cratyle*. L'œuvre de Cornutus a eu un large écho au sein de l'érudition antique, jusqu'aux commentaires produits dans l'Antiquité tardive : nous savons notamment qu'il a composé un commentaire sur Virgile, aujourd'hui perdu, dont Servius (c. IV^e siècle apr. J.-C.) conserve la trace [32]. Il n'est donc guère étonnant que, dans son commentaire aux *Bucoliques*, Servius reprenne l'interprétation cosmologique de Pan déjà développée par Cornutus [33] :

IMITABERE PANA CANENDO exemplo numinis in agris mecum poteris canere. Nam Pan deus est rusticus in naturae similitudinem formatus, unde et Pan dictus est, id est omne [...] hic quia totius naturae deus est, a poetis fingitur cum Amore luctatus et ab eo uictus, quia, ut legimus, omnia vincit Amor.

« Tu imiteras Pan par ton chant » : [autrement dit,] tu pourras chanter avec moi, dans les champs, à l'exemple du dieu. Pan est en effet un dieu rustique, façonné à l'image de la nature, raison pour laquelle il a été appelé Pan, c'est-à-dire tout [...] En tant que dieu de la nature tout entière, les poètes le représentent luttant avec Amour et vaincu par lui, car, comme nous le lisons [Virgile, *Bucoliques*, X, 69], « Amour triomphe de tout » [34].

La mention de Pan dans la plainte de Corydon pour Alexis – première occurrence du théonyme dans les *Bucoliques* – suscite tout l'intérêt de Servius, qui décrit dans sa glose les attributs du dieu selon l'interprétation allégorique développée par Cornutus [35]. Comme c'est souvent le cas dans les commentaires à visée mythographique, la note de Servius dépasse sa fonction purement exégétique pour s'attarder sur des éléments extérieurs au contexte immédiat. Servius commence par justifier la mention de Pan dans ces vers : s'agissant d'une divinité champêtre (*Pan deus est rusticus*), il est naturel que le pâtre Corydon invoque son nom [36]. Partant de cette remarque initiale, la suite de la glose approfondit

[30] Kwapisz 2013, p. 148.

[31] Haeblerlin 1887, p. 44-45 : « affirmare ausim griphum ὅλον = Πάν ex Homericis interpretatione sumptum esse ».

[32] Il est généralement admis que ce travail de Cornutus n'était pas un commentaire systématique du texte virgilien, mais plutôt une discussion de passages spécifiques. Les fragments conservés ainsi que les témoignages anciens désignent Cornutus comme l'un des *obtrectatores Virgillii*, critiquant « l'uso di parole semanticamente o stilisticamente inesatte, inadeguate, prive di *hypnos*, o addirittura sfioranti l'oscenità » (Timpanaro 1986, p. 71).

[33] Setaioli 2004 a examiné en détail le rapport entre Servius, le stoïcisme et l'épicurisme, soulignant que pour le *grammaticus*, nourri de néoplatonisme, les deux doctrines n'étaient que des stéréotypes. À partir de Münzel 1883, 10-18, il est fréquemment avancé que le traitement de Pan dans les sources exégétiques grecques et latines dérive

de l'œuvre perdue d'Apollodore d'Athènes, *Sur les dieux* ; voir aussi Lehnus 1979, 143-146, Merro 2008, 159, 162.

[34] Servius, *Commentaire aux Bucoliques de Virgile*, II, 31 (éd. Thilo).

[35] Servius consacre également à Pan son commentaire à *Bucoliques*, X, 27, lorsqu'il explique la couleur rouge du visage du dieu, voir Colafrancesco 2001.

[36] Il convient de noter que Servius, en accentuant la proximité de Pan avec la nature, omet complètement la valeur poétique et musicale du dieu, pourtant plus pertinente dans le contexte de ces vers. En effet, Corydon invite son bien aimé Alexis à se dévouer avec lui au chant et à la musique. Certes, dans la suite de la note, Servius rappelle brièvement le mythe de Pan et Syrinx, mais l'attention du grammairien se porte surtout sur le rapport entre le dieu et la nature.

le lien entre Pan et la nature [37] en illustrant le sens allégorique de chacun de ses attributs (ses cornes, sa *nebris*, sa physionomie à demi-animale, sa flûte, etc.). Ce qui retient ici particulièrement notre intérêt est le commentaire succinct que Servius consacre au théonyme : *Pan dictus est, id est omne*. L'emploi du lien *id est*, généralement utilisé pour introduire la traduction d'un terme grec [38], révèle le procédé exégétique à l'œuvre : Servius reconnaît l'origine grecque du nom Pan et en tire la traduction latine, *omne*.

Le final de la glose mérite également notre attention, car Servius y répète l'étymologie du théonyme (*totius naturae deus est*) afin d'illustrer son emploi par les poètes. La citation du célèbre hémistiche *omnia uincit Amor* fournit ainsi la preuve que Virgile connaissait déjà la traduction du théonyme « Pan », qu'il aurait exploitée pour évoquer le combat mythique opposant Pan à Éros/Amour. Autrement dit, le grammairien identifie dans le texte de Virgile la véritable traduction d'un terme grec en latin – soit la traduction de Πάν par *omnia* –, destinée à évoquer un épisode précis du mythe. Certes, il n'est pas surprenant que les commentaires modernes à la dixième *Bucolique* omettent l'interprétation de Servius au vers 69, et on ne cherchera pas davantage à défendre sa justesse exégétique [39]. Toutefois, il convient de nous attarder sur les raisons qui ont pu déterminer cette interprétation [40].

Le contexte des vers offre déjà quelques indices : en

effet, l'aveu de la victoire d'Amour (*omnia uincit Amor : et nos cedamus Amori*), qui conclut le discours du poète Gallus, fournit une réponse implicite à la parole de consolation adressée par Pan au poète souffrant (*ecquis erit modus ?*) [41]. L'interprétation proposée par Servius peut alors être comprise comme complémentaire au sens communément accordé au passage : la simple constatation de l'omnipotence d'Amour se trouve maintenant enrichie par la substitution de Pan par *omnia*. Ainsi, selon la lecture servienne, les mots conclusifs de Gallus prennent la forme d'une attaque directe contre le dieu, contraint, lui aussi, de céder face à Amour.

Servius précise également que le combat entre Pan et Éros constitue un motif poétique (*a poetis fingitur cum Amore luctatus et ab eo uictus*), dont l'hémistiche de Virgile offrirait le témoignage plus significatif. Cette affirmation soulève néanmoins une autre difficulté, car le seul témoin poétique connu évoquant cette lutte est une épigramme qui accompagne une fresque de la *Maison des Épigrammes* à Pompéi :

ὁ θρασὺ[ς] ἀνθέστακεν Ἔρω[ς] [τῷ Πανὶ παλαιῶν],
 χά Κύπρις ὠδεῖνει, τίς τίνα [πρ]ῶ[τος] ἐλεῖ·
 [ἰ]σχυρὸς μὲν ὁ Πάν καὶ καρτερός, ἀλλὰ **πανοῦργος**
 [ὁ π]τ[α]νὸς καὶ Ἔρω[ς]· οἴχεται ἅ δύναιμι.

Le vaillant Éros affronte Pan dans la lutte, et Cypris est inquiète – qui triomphera de l'autre ? Pan est fort et robuste, mais Éros ailé est rusé : la puissance succombe [42].

[37] Dans la perspective de Servius, *natura* revêt le sens plus large de « substance de l'univers », correspondant au mot grec ὕλη. À cet égard, la comparaison avec Macrobie, *Saturnales*, I, 22, 3 est décisive : *Hunc deum Arcades colunt appellantes τὸν τῆς ὕλης κύριον, non siluarum dominum sed uniuersae substantiae materialis dominatorem significari uolentes* (« Les Arcadiens vénèrent ce dieu [i. e. Pan] avec l'appellation de seigneur de la nature, voulant ainsi signifier non pas le seigneur des bois, mais le maître de toute substance matérielle »).

[38] Gioseffi 2008 a mené une enquête sur l'utilisation de *id est* dans la prose d'époque impériale et dans les commentaires tardo-antiques. L'emploi de la formule pour introduire une traduction remonte à Cicéron. Pour le commentaire de Servius aux *Bucoliques*, voir par exemple les notes à I, 57 (*raucae id est βραγχώδεις*), II, 31 ([sc. Pan] *καλαῦρωνα habet, id est pedom*), III, 105 (*dicta ulna ἀπὸ τῶν ὠλενῶν, id est a brachiis*), IV, 1 ('*Sicelides*' *autem graecum est [...], id est Theocritiae*), VI, 31 ([concernant les épicuriens] *et corpus uolunt esse atomos, id est quasdam minutissimas partes, quae τομήν, id est sectionem, non recipiunt*). Sur la connaissance que Servius avait du grec, avec une attention particulière portée au commentaire aux *Bucoliques*, voir le travail approfondi de Stok & Ramires 2021, p. 258-264, et sur les étymologies des mots grecs chez Servius, voir Baudou 2008.

[39] On n'ignore toutefois pas que Virgile, en tant que *poeta doctus*, possédait une connaissance approfondie de l'érudition grecque et des débats entourant l'interprétation

des poèmes grecs – en particulier de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (voir, par exemple, Jolivet 2014), mais aussi de Théocrite (voir Keeline 2017). À ma connaissance, seule l'étude de Collin 2021, p. 447 a intégré la glose de Servius dans son interprétation du vers de Virgile : « *Omnia* est un jeu de mot : il désigne à la fois le Tout grec (πάντα) et son dieu homonyme ». Cependant, la forme attendue pour signifier l'idée du « Tout » est le singulier *omne*, et non le pluriel *omnia* (comme d'ailleurs Servius lui-même en témoigne en précisant *Pan, id est omne*). Peraki-Kyriakou 2006, p. 86 a proposé – bien que cela soit peu probable – de reconnaître la transposition latine du jeu étymologique Πάν-πᾶν dans l'hémistiche *dique deaeque omnes* (Virgile, *Géorgiques*, IV, 20), qui suit de quelques vers la mention du dieu.

[40] On ne peut exclure *a priori* la possibilité que la glose de Servius reprenne une source plus ancienne.

[41] Virgile, *Bucoliques*, X, 28. Comme Cucchiarelli 2023, p. 500 le souligne, à la fin de son discours, « Gallus also responds to Pan's words [...] in fact, Gallus ends up accepting a truth that the god had immediately presented to him, namely that Love is never satiated with tears ».

[42] SEG XV, 602, 4 = SEG XLV, 1455. L'épigramme, encore lisible au début du xx^e siècle, est aujourd'hui sérieusement abîmée. La fresque, elle aussi toujours partiellement visible, représente la scène décrite par l'épigramme. Prioux 2008, p. 29-63 a mené une analyse exhaustive de toutes les fresques, se concentrant particulièrement sur le lien que celles-ci entretiennent avec les poèmes qui y sont inscrits.

Bien que le cycle de fresques décorant l'exèdre (γ) de la *Maison des Épigrammes* soit daté de la deuxième moitié du I^{er} siècle av. J.-C. (c. 40-30) – une période proche de la rédaction des *Bucoliques* –, il demeure impossible d'établir avec certitude la date de composition de cette épigramme, dont l'auteur reste également inconnu [43]. Il convient toutefois de souligner l'efficacité du jeu étymologique entre Pan et l'épithète d'Éros, πανοῦργος, qui suggère l'issue du combat entre les deux divinités. Ce duel opposant Pan à Éros, devenu un sujet iconographique largement répandu à l'époque impériale [44], se prêtait aisément à une lecture allégorique, où la victoire d'Éros symbolise la défaite de Pan / πᾶν face à Ἔρως πανοῦργος / *Amor omnipotens* [45]. Telle semble être l'interprétation retenue par Servius au IV^e siècle apr. J.-C., qui, dans *omnia uincit Amor*, pouvait reconnaître la défaite du *totius naturae deus*.

CONCLUSION

En partant de l'enquête de Roscher sur Pan comme *Allgott*, nous avons cherché à fournir une nouvelle contribution sur les rapports entre l'étymologie ancienne, les interprétations antiques et la traduction latine de ce théonyme grec.

À commencer par l'examen des premières attestations de Pan dans la littérature grecque (§1), nous avons observé dans quelle mesure le jeu étymologique, bien que libre de toute connotation allégorique, entretient un rapport très fort avec le nom et les épithètes du dieu, constituant ainsi un des traits fondamentaux de son portrait littéraire. Platon fut le premier à transmettre une interprétation étymologique de portée philosophique, faisant de Pan le symbole du λόγος ainsi que le « témoin du Tout » (ὁ πᾶν μὲνύων) – une interprétation reprise et développée ensuite dans l'orphisme et le stoïcisme. La proximité phonétique entre Pan et πᾶν est également à l'origine des énigmes littéraires attestées par la *Syrinx* et par Sextus Empiricus (§2), tous deux se fondant sur la substitution du théonyme (métalepse) par Ὀλον. Pour finir, nous avons examiné un cas particulier de traduction du théonyme en latin (§3) : la possibilité, avancée par Servius, d'entrevoir dans l'hémistiche virgilien *omnia uincit Amor* une allusion au combat opposant Pan à Amour. Alors que le scholiaste de Théocrite entrevoyait une allusion à l'étymologie du nom de Pan dans la répétition de son nom (ὦ Πᾶν Πάν ἐκὺν), Servius avance que *omnia* est la traduction du théonyme. La comparaison de ces témoignages nous permet ainsi d'observer de près la manière dont l'exégèse antique a abordé l'une des étymologies les plus fécondes de l'Antiquité. ■

[43] Les deux autres épigrammes inscrites sur les fresques appartiennent à Léonidas de Tarente (*Anthologie Palatine*, VI, 13 = *HE* 2249-2254) et à Événos d'Ascalon (*Anthologie Palatine*, IX, 75).

[44] Lehmann 2022 a récemment examiné certaines mosaïques d'époque impériale représentant le combat et a relevé, au sein des différentes scènes, la gestualité des mains des personnages. En outre, de nombreux sarcophages romains portent des représentations de la lutte de Pan et Éros, avec quelques variations autour de ce thème, voir Boardman 1997, §V A.

[45] Prioux 2008, p. 44-48 identifie dans la fresque pompéienne des éléments susceptibles d'une interprétation allégorique, notamment le temple à *tholos* en arrière-plan de la scène du combat. Comme elle l'explique p. 45, « la signification donnée à cet édifice, dont la coupole pouvait passer pour une image du cosmos, prend ici une résonance particulière, puisqu'elle se voit associée aux péripéties qui affectent "le Tout" ». Cette hypothèse n'implique cependant pas l'interprétation allégorique de l'épigramme, dans laquelle le rapport entre Πάν et Ἔρως πανοῦργος ne dépasse pas le niveau du jeu étymologique.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les organisatrices de la journée d'études « Les noms propres : intraduits ou intraduisibles ? », les relecteurs anonymes, ainsi que Claudio Felisi (Université de Strasbourg) pour m'avoir permis de consulter, avant leur publication, des extraits de son ouvrage consacré au nom d'Hadès. Je demeure le seul responsable des éventuelles erreurs ou insuffisances de ce texte.

BIBLIOGRAPHIE

- ANCESCHI, Barbara, 2007**, *Die Götternamen in Platons Kratylos*, Frankfurt am Main.
- ARRIGHETTI, Graziano, 1987**, *Poeti, eruditi, filosofi. Momenti della riflessione dei Greci sulla letteratura*, Pisa.
- BAUDOU, Alban, 2008**, « Étymologies grecques et noms latins : le témoignage de Servius », dans Martine Chassignet (éd.), *L'étiologie dans la pensée antique*, Turnhout, p. 71-83.
- BELAYCHE, Nicole, BRULÉ, Pierre, FREYBURGER, Gérard, LEHMANN, Yves, PERNOT, Laurent & PROST, Francis, 2005 (éd.)**, *Nommer les Dieux. Théonymes, épithètes, épiclèses dans l'Antiquité*, Turnhout.
- BERNARD, André, 1972**, *De Koptos à Kosseir*, Leyde.
- BLANK, David L., 1998**, *Sextus Empiricus. Against the Grammarians (Adversus Mathematicos I)*, Oxford.
- BOARDMAN, John, 1997**, s. v. Pan, *LIMC* VIII.1, p. 923-941.
- BONNET, Corinne, 2021 (éd.)**, *Noms de dieux. Portraits de divinités antiques*, Paris.
- BORGEAUD, Philippe, 1979**, *Recherches sur le dieu Pan*, Genève.
- BROMMER, Felix, 1956**, s. v. Pan, *RE Suppl.* VIII, col. 949-1008.
- BROWN, Edwin L., 1981**, « The Lycidas of Theocritus' Idyll 7 », *Harvard Studies in Classical Philology* 85, p. 59-100.
- CHANTRAINE, Pierre, 1999**, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, avec un supplément sous la direction de A. Blanc, C. de Lamberterie, J.-L. Perpillou, Paris.
- COLAFRANCESCO, Pasqua, 2001**, « Iconografia e iconologia del dio Pan tra Servio e Virgilio », *Invigilata Lucernis* 23, p. 27-51.
- COLLIN, Franck, 2021**, *L'Invention de l'Arcadie. Virgile et la naissance d'un mythe*, Paris.
- CUCCHIARELLI, Andrea, 2023**, *A Commentary on Virgil's Eclogues*, Oxford.
- FELISI, Claudio, 2026**, *Hadès aux multiples noms. Histoire onomastique d'un dieu grec d'Homère à Platon*, Paris.
- GIOSEFFI, Massimo, 2008**, « Come nasce un commento? La formula *id est* », *Voces* 19, p. 71-92.
- HAEBERLIN, Carl, 1887**, *Carmina figurata graeca*, Hannover.
- JANKO, Richard, 1982**, *Homer, Hesiod and the Hymns. Diachronic Development in Epic Diction*, Cambridge.
- JOLIVET, Jean-Christophe, 2014**, « Exégèse homérique et fiction dans la poésie augustéenne », *Lalies* 34, p. 7-74.
- JOST, Madeleine, 2009**, « À propos des généalogies de Pan », dans Lydie Bodiou & al. (éd.), *Chemin faisant. Mythes, cultes et société en Grèce ancienne. Mélanges en l'honneur de Pierre Brulé*, Rennes, p. 173-180.
- KEELINE, Tom, 2017**, « A Poet on the Margins: Vergil and the Theocritean Scholia », *Classical Philology* 112, p. 456-478.
- KWAPISZ, Jan, 2013**, *The Greek Figure Poems*, Leuven – Paris – Walpole.
- LAZZERONI, Romano, 1957**, « Lingua degli dei e lingua degli uomini », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* 26, p. 1-25.
- LEHMANN, Mirja, 2022**, « Le combat d'Amour et de Pan : lutte ludique et érotique », *Pallas* 119, p. 437-454.
- LEHNUS, Luigi, 1979**, *L'Inno a Pan di Pindaro*, Milano.
- MÄNNLEIN-ROBERT, Irmgard, 2007**, *Stimme, Schrift und Bild. Zum Verhältnis der Künste in der hellenistischen Dichtung*, Heidelberg.
- MERRO, Grazia, 2008**, *Gli scoli al Reso euripideo*, Messina.
- MÜNZEL, Robert, 1883**, *De Apollodori Περὶ θεῶν libris*, Bonn.
- OKIN, Louis A., 1980**, « A Hellenistic Historian Looks at Mythology: Duris of Samos and the Mythical Tradition », dans Stanley M. Burkin & Louis A. Okin (ed.), *Panhellenica. Essays of Ancient History and Historiography in Honor of Truesdell S. Brown*, Lawrence (KS), p. 97-118.

- PELLIZER, Ezio, 2022**, « Etymologizing », dans R. Scott Smith, Stephen M. Trzaskoma (ed.), *The Oxford Handbook of Greek and Roman Mythography*, Oxford, p. 349-364.
- PERAKI-KYRIAKIDOU, Helen, 2006**, « Antonomasia and Metonymy in the Proem to Vergil's *Georgics* », dans Joan Booth & Robert Maltby (ed.), *What's in a Name? The Significance of Proper Names in Classical Latin Literature*, Swansea, p. 83-99.
- PRIoux, Évelyne, 2008**, *Petits musées en vers. Épigramme et discours sur les collections antiques*, Paris.
- ROSCHER, Wilhelm Heinrich, 1893**, « Pan als Allgott. Eine religionsgeschichtliche Untersuchung », in *Festschrift für Johannes Overbeck*, Leipzig, p. 56-72.
- ROSCHER, Wilhelm Heinrich, 1894**, « Die Sagen von der Geburt des Pan », *Philologus* 53, p. 362-377.
- ROSCHER, Wilhelm Heinrich & WERNICKE, Konrad, 1902**, s. v. Pan, *ML* III, col. 1347-1481.
- SETAIOLI, Aldo, 2004**, « Interpretazioni stoiche ed epicuree in Servio e la tradizione dell'esegesi filosofica del mito e dei poeti a Roma (Cornuto, Seneca, Filodemo) I-II », *International Journal of the Classical Tradition* 10, p. 335-376. & 11, p. 3-46.
- SLUITER, Ineke, 1990**, *Ancient Grammar in Context. Contributions to the Study of Ancient Linguistic Thought*, Amsterdam.
- SLUITER, Ineke, 2000**, « The Rhetoric of Scepticism: Sextus Against the Language Specialists », dans Juha Sihvola (ed.), *Ancient Scepticism and the Sceptical Tradition*, Helsinki, p. 93-123.
- SLUITER, Ineke, 2015**, « Ancient Etymology: A Tool for Thinking », dans Franco Montanari, Stephanos Matthaios & Antonios Rengakos, *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, Berlin – Boston, p. 896-922.
- STOK, Fabio & RAMIRES, Giuseppe, 2021**, *La tradizione manoscritta del commento di Servio alle Bucoliche*, Pisa.
- THOMAS, Oliver, 2011**, « The Homeric Hymn to Pan », dans Andrew Faulkner (ed.), *The Homeric Hymns. Interpretative Essays*, Oxford, p. 151-172.
- TIMPANARO, Sebastiano, 1986**, *Per la storia della filologia virgiliana antica*, Roma.
- WEST, Martin Litchfield, 1983**, *The Orphic Poems*, Oxford.
- ZUCKER, Arnaud & LE FEUVRE, Claire, 2021**, « Introduction », dans Arnaud Zucker & Claire Le Feuvre (ed.), *Ancient and Medieval Greek Etymology. Theory and Practice I*, Berlin – Boston, p. 1-18.